

Chaque jour, la Princesse Verte faisait l'objet de mes conversations avec Bigeard. C'était une fée que j'avais imaginée — à huit ans, que n'inventerait-on pas? — et qui, selon moi, avait son palais au milieu de la forêt. Un beau jour, Bigeard et moi nous filions vers le bois pour découvrir la Princesse Verte. Nous filions si bien... qu'au bout de peu nous étions perdus... Et la nuit venait... Qu'allions-nous devenir?



Bigeard grim pant sur un arbre découvre un campement de charbonniers. Ces braves gens nous offrirent à dîner et nous pûmes dormir sur un rustique lit de fougères.



A la fin de la nuit, l'arrivée d'un nouveau personnage qui nous parut être un ogre nous fit peur et, sans bruit, nous reprîmes notre marche hasardeuse dans la forêt.

88. — Ce traître de Bigeard!

1. — Derrière moi, Bigeard montait en rechignant et poussait du pied chaque caillou qu'il rencontrait. Quand nous fûmes à l'orée¹ du bois, il croisa les bras, et s'arrêtant :

« Ah ça! fit-il, où vas-tu encore me conduire? Tu sais que j'en ai assez de ta Princesse Verte! Je veux rentrer en ville, moi!

— Bigeard, m'écriai-je, si nous rentrons, on est capable de nous faire coucher en prison.

— Ça m'est égal! J'aime mieux encore ça que de coucher sous un arbre au milieu des grands bois.

2. — Tiens, repris-je, si tu veux rester avec moi, je te donnerai quelque chose.

— Quoi? »

Je fouillai dans ma poche; j'en tirai une mignonne toupie en buis, — ma préférée, — ainsi que la fine et solide ficelle câblée qui servait à la faire virer, et je montrai le tout à Bigeard.

« Voilà, dis-je, ce que tu auras si tu veux m'accompagner. »

Ses yeux brillèrent :

« L'étrebi (la toupie)! s'écria-t-il... Et la ficelle avec?... »

— Et la ficelle avec.

— Donne-la tout de suite », dit le méfiant Bigeard en tendant la main.

J'y consentis; il empocha ma toupie, — avec la ficelle câblée, — puis d'un ton très décidé :

« Soit! murmura-t-il, j'irai encore avec toi; mais si d'ici à une petite heure nous ne trouvons rien, tu me promets que nous retournerons chez nous? »

Je répondis par un geste résigné et affirmatif....

3. — Nous rentrâmes dans la forêt par une belle allée bien verte, semée de plantains en fleurs et surtout de fraisiers sauvages, parmi lesquels Bigeard et moi nous glanâmes² quelques fraises mûres. Tant que durèrent les fraisiers, la gourmandise de mon compagnon était en jeu, il ne trouva pas le temps long; mais l'allée devint plus ombreuse et presque humide, les fraisiers disparurent, nous ne vîmes plus que des plantains, et le camarade recommença de geindre.

« Nous n'arriverons donc jamais?... Tu vois bien qu'il n'y a pas plus de château que sur ma main.

— Poussons encore un peu plus loin, insinuai-je, tiens, seulement jusqu'à ce gros arbre qui est là-bas! »

4. — Quand nous fûmes au gros arbre, il se trouva que le chemin se bifurquait³ en deux sentiers, dont l'un redescendait dans la

direction du village, et dont l'autre s'enfonçait dans l'épaisseur du bois. Nous discutâmes un moment sur le choix à faire. Bigeard soutenait qu'il fallait prendre le premier; j'avais beau lui démontrer que nous retournerions sur nos pas, il s'entêtait dans son idée.

« Eh bien, fit-il brusquement, attends-moi ici, au pied de ce hêtre.... Je vais suivre le sentier jusqu'au premier tournant pour voir s'il conduit au village, et je viendrai te le dire. »

5. — J'avais chaud, la mousse était douillette au pied du hêtre, et je n'étais pas fâché de me reposer. Je m'assis donc, plein de confiance, et j'occupai mes loisirs à examiner le manège⁴ des fourmis parmi les débris qui jonchaient le sol autour de l'arbre.

J'attendis un quart d'heure, une demi-heure.... Point de Bigeard. C'était étrange. « Se serait-il perdu? me dis-je en me levant, et je me mis à hurler : Bigeard! »

Silence profond. Alors j'enfilai à mon tour le sentier tournant. — Nulle trace de mon camarade! — J'appelai.... Les loriots seuls me répondirent par des sifflets ironiques.... Le sentier tombait sur une route forestière... et cette route était déserte.

Il n'y avait plus de doute : le traître Bigeard venait de m'abandonner.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Orée** : lisière, bord (comme l'ourlet est au bord de l'étoffe). — 2. **Glaner** : ramasser les épis laissés par les moissonneurs; ici, ramasser de loin en loin et en petite quantité. — 3. **Se bifurquant** : se divisant en deux à la façon d'une fourche. — 4. **Manège** : manière d'agir, généralement curieuse ou rusée.

Le sens. — 1. A quoi voyez-vous que Bigeard manque d'entrain? — 2. Que doit-on lui promettre pour le décider? — 3. Pourquoi, un moment, Bigeard ne songe-t-il plus à s'en aller? — 4. Que propose-t-il à son compagnon? — 5. Que fait alors Bigeard? — 6. Pourquoi dit-on que c'est un traître?

TIRONS PARTI DU TEXTE

La grammaire. — **Revision du verbe.** — 357. — Copiez le n° 3 de la lecture; indiquez entre parenthèses après chaque verbe le temps auquel il est employé.

358. — Copiez le n° 1 de la lecture. Soulignez les sujets et mettez une croix sous les verbes dont ces mots sont sujets.

359. — Copiez le n° 5 au présent et, dans les verbes du 1^{er} groupe, séparez le radical de la terminaison.

La phrase. — 360. — Suppression du verbe. *J'attendis un quart d'heure, une demi-heure.... Point de Bigeard.* Faites 5 phrases sur ce modèle. Ex. : *Je cherchai dans mes poches, dans mon sac.... Pas le moindre sou.*

361. — Résumé du sujet. *Bigeard et moi, nous glanâmes quelques fraises.* Faites 8 phrases sur ce modèle. Ex. : *Ta mère et toi, vous alliez en promenade.*

89. — La maison de l'enchanteur.

1. — Tout à coup mon pied buta contre un obstacle, mes yeux s'abaissèrent et je m'arrêtai ébaubi¹. Devant moi, séparée de la route par une barrière vermoulue² posant sur deux bornes de pierre usée, s'ouvrait dans l'épaisseur du bois une verte avenue formée de hauts sapins moussus, alternant avec d'énormes buissons de rosiers à cent feuilles.

Mon cœur battait. Je me décidai à passer sous la barrière et je m'engageai timidement dans l'avenue tournante dont l'épais gazon assourdissait le bruit de mes pas. Tout y paraissait endormi; les sapins étendaient leurs longs bras immobiles; au fond de la corolle des roses dont j'écartais les tiges, des espèces de hannetons aux élytres³ d'un vert doré sommeillaient, la tête enfoncée dans les pétales. Pas un bruit, pas un souffle d'air. Je me figurai que j'arrivais dans un domaine semblable à celui de la Belle au bois dormant. Les fées avaient-elles enfin exaucé mes vœux, et cette avenue mystérieuse conduisait-elle au palais enchanté de la princesse de mes rêves?

2. — Après cinq minutes de marche, j'aperçus au bout de l'avenue une maison d'une belle apparence, au toit d'ardoise, aux murs gris tapissés de lierre et de vigne vierge, et naturellement je la pris incontinent⁴ pour un château. On ne voyait aux environs aucune trace d'habitants. Pour sûr j'avais devant moi un palais enchanté; les fenêtres étaient closes, mais la porte qui s'élevait au-dessus de quelques marches de pierre blanche était toute grande ouverte, et au lieu de dragons⁵ pour en garder l'entrée, il y avait sur la dernière marche un chien loup à poil fauve et un chat tigré, noir et gris, qui se tenaient tous deux assis sur leur train de derrière, la tête relevée. Mon apparition ne sembla même pas les émouvoir.

3. — Enhardi par leur indifférence, j'avais déjà fait quelques pas à travers la pelouse, quand tout à coup une voix brève, appartenant à quelque être invisible, partit de la feuillée et, m'interpellant : « Halte-là! cria cette voix; ne bouge pas, matin! » Au même moment, un singulier sifflement résonna au-dessus de ma tête, et presque aussitôt, je vis tomber à mes pieds un corbeau,

frappé à mort par le mystérieux projectile dont j'avais entendu le bourdonnement.

4. — A l'aspect du corbeau, le chien-loup bondit sur la pelouse en se tortillant silencieusement, et le chat tigré le suivit, la queue en l'air, avec de courts miaulements étranglés. Mais avant qu'ils eussent pu arriver jusqu'à l'oiseau mort, un nouveau personnage sortit du fourré, et celui-là avait une mine encore plus étrange que les deux gardiens de la porte d'entrée.

5. — C'était un petit vieillard très vif, coiffé d'un bonnet de velours noir et vêtu d'une sorte de robe de chambre qui lui tombait jusqu'aux chevilles; avec cela, deux yeux perçants sous de gros sourcils blancs, un teint de brique et une barbiche grise pointue. Sa houppelande⁶ flottante et sa chemise entr'ouverte laissaient voir une poitrine très velue; son cou ridé était nu; à mesure qu'il s'approchait, je crus distinguer qu'il boitait.

6. — La brusque apparition de ce personnage acheva de me terrifier. « Pour sûr, me disais-je en regardant le bonnet de velours noir et la longue robe de chambre, celui-ci est l'*enchanteur*. » Sans m'accorder d'abord la moindre attention, il repoussa d'un geste de commandement le chien et le chat : « Holà, dit-il d'une voix nasillarde, va te coucher, *la Belle*, et toi aussi, *la Bête*, file! » Et docilement, les deux animaux silencieux retournèrent reprendre de chaque côté de la porte leur grave posture méditative. Il ramassa le corbeau et ajouta : « Voilà de quoi faire une bonne soupe ce soir, mes camarades! »

Alors seulement il daigna s'apercevoir de ma présence et, me dévisageant avec ses petits yeux percés en trou de vrille :

« D'où sors-tu, toi? » me demanda-t-il.

7. — Je lui répondis d'une voix mal assurée que je m'étais perdu dans la forêt et que, me trouvant devant la grande allée de son *château*, je m'étais permis d'y entrer pour demander mon chemin. Il examina ma figure fatiguée, ma blouse déchirée, ma chevelure encore semée de brins de mousse et de bruyère, et il reprit en levant un doigt menaçant :

« Tu es un gamin de Juvigny, toi, et tu as passé la nuit dans la forêt?... Tu m'as tout l'air d'avoir fait l'école buissonnière, hein? »

En présence d'une pareille perspicacité⁷, il ne me restait plus

qu'à dire oui, et c'est ce que je fis en baissant le nez. « Vous étiez deux, hier, dans le bois, continua-t-il; où est ton camarade? »

— Bigeard? répondis-je stupéfait, oui, il était avec moi, mais il est parti. » Et je lui contai la trahison de mon compagnon.

8. — L'*enchanteur* m'avait écouté en tortillant sa barbiche. Quand j'eus fini, il posa brusquement l'une de ses mains sur ma tête et me dit de sa voix flûtée : « Tu es le petit Pâquin! » Je tressaillis. Décidément cet homme étonnant savait tout, et je me trouvais absolument en son pouvoir. « Oui, murmurai-je d'une voix faible,

— Ah! fit-il sévèrement!... c'est bien, reste là et ne bouge pas d'une semelle en attendant que je revienne. »

Il se précipita dans l'intérieur du *château*, où je l'entendis qui donnait des ordres à un autre personnage invisible. Qu'allait-il faire de moi? Allait-il m'enchanter à mon tour comme ces deux animaux que je voyais sur le pas de la porte? Car il n'y avait plus à en douter, ce chat et ce chien qui s'appelaient *la Belle* et *la Bête*⁸, qui fixaient sur moi de singuliers regards, devaient être des personnes changées en bêtes par l'*enchanteur*, et punies ainsi probablement de leur indiscrete curiosité.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Ébaubi** : étonné, interdit. — 2. **Vermoulu** : piqué, rongé des vers. — 3. **Élytre** : aile extérieure cornée des coléoptères (insectes comme le hanneton). — 4. **Incontinent** : aussitôt. — 5. **Dragon** : animal fabuleux (griffes du lion, ailes de l'aigle, queue du serpent). — 6. **Houppelande** : ample et long manteau. — 7. **Perspicacité** : pénétration d'esprit. — 8. **La Belle et la Bête** : personnages d'un conte de Mme de Beaumont.

Le sens. — 1. A quoi pouvait-on deviner la proximité d'une habitation? — 2. Pourquoi l'enfant se croit-il chez la Princesse? — 3. Qu'est-ce qui vient fortifier sa conviction? — 4. Pourquoi prend-il le vieillard pour un enchanteur? — 5. Quelle crainte l'enfant éprouve-t-il en attendant le vieillard donner des ordres à quelqu'un d'invisible? — 6. Pourquoi l'enfant croit-il que les deux animaux sont des animaux enchantés?

TIRONS PARTI DU TEXTE

La conjugaison. — 362. — Transcrivez le n° 6 de la lecture au présent.

363. — Copiez le n° 3 de la lecture. Indiquez entre parenthèses après chacun d'eux, le mode et le temps des verbes qu'il renferme. Ex. : *Enhardi* (mode participe, temps passé) par...

364. — Conjuguez le verbe *croître*, à tous les temps simples de l'indicatif et au subjonctif présent.

La phrase. — 365. — Je l'entendis qui donnait des ordres à un personnage invisible. Imitiez cette phrase pour terminer les phrases suivantes : Je l'entendis qui... — Je le vis qui... — Je l'aperçus... — Je le surpris... — Je le rencontrais... — Je le trouvais...

366. — Même exercice que le précédent mais au présent pluriel. Ex. : Je les entends qui marchent dans le jardin.

90. — Vers le château de la Princesse.

1. — Vers la fin de l'après-midi de cette étonnante et merveilleuse journée, l'*enchanteur* bourra sa pipe, l'alluma, puis, me regardant dans le blanc des yeux, d'un air solennel :

« Puisque tu désires tant voir la *Princesse Verte*, me dit-il, il est temps de nous mettre en route pour aller la retrouver; tu n'as pas peur, petit Pâquin?

— Non, monsieur, répondis-je en frissonnant.

— Quoi qu'il arrive, tu me promets d'être docile et d'obéir à tous mes commandements? »

Je le promis d'une voix étranglée.

« Bon!... tu es un brave, continua-t-il en prenant son bâton. En route!... »

Nous descendîmes les marches.... La *Belle* et la *Bête* nous escortaient, queue en l'air et oreilles dressées.

« Nenni, s'écria l'*enchanteur* en se retournant vers les deux animaux, nenni, je ne veux pas de vous, mes camarades. Qu'on rentre au logis, et lestement. »

Ils rebroussèrent chemin, la queue basse, mais sans murmurer. Quand nous nous engageâmes dans l'avenue des sapins, je tournai la tête un moment, et je les vis tous deux assis sur leur train de derrière, de chaque côté de la porte d'entrée.

2. — A l'extrémité de l'avenue, au lieu de suivre la route forestière où j'avais passé le matin, le vieillard prit un sentier étroit sous la futaie¹ déjà plus sombre, et nous allâmes ainsi, devisant parmi les sentiers de plus en plus obscurs, à l'extrémité desquels tombaient déjà les vapeurs du crépuscule².

« Y serons-nous bientôt, monsieur, chez la Princesse? »

L'*enchanteur* s'arrêta et, désignant du bout de son bâton le fond vaporeux de la vallée :

« Elle demeure tout là-bas où tu vois ces fumées, dit-il; mais, avant d'y arriver, nous avons encore à marcher et voici la nuit.... Je pense que tu n'as pas peur la nuit, petit Pâquin? »

— Non, non, balbutiai-je, effrayé moi-même de l'audace avec laquelle je mentais, moi qui, même à la maison, n'osais pas aller me coucher sans chandelle.

— Tant mieux! reprit-il, car maintenant le plus difficile va commencer. Du reste, qu'il fasse clair ou qu'il fasse nuit, la chose est peu importante, puisque je vais être obligé de te bander les yeux. »

En même temps il tira de sa poche un mouchoir blanc qu'il plia en marmotte³ sur son genou. J'eus un mouvement craintif qui ne lui échappa point.

« Souviens-toi, s'écria-t-il d'une voix sévère, que tu as promis de m'obéir docilement.... Je vais t'attacher ce bandeau sur les



yeux et je te conduirai par la main; si tu faisais seulement mine de soulever le mouchoir pour chercher à voir malgré ma défense, il t'arriverait malheur, je te préviens. Un bon averti en vaut deux. »

Que faire? J'étais dans mes petits souliers⁴, et je n'osais aller contre les fantaisies de ce terrible vieillard. Je promis de suivre de point en point ses recommandations. Il me posa le bandeau sur les paupières, le noua solidement derrière ma tête, ajusta encore par-dessus un second mouchoir qu'il assujettit avec ma casquette, et je me trouvai plongé dans une nuit profonde. J'entendis une voix nasillarde qui me demandait : « Respires-tu facilement, petit Pâquin? » Et sur ma réponse affirmative : « A merveille! fit-il en me prenant la main, marchons et lève bien les pieds. »

3. — Nous nous remîmes en route. Maintenant que je n'y voyais plus, mon imagination battait la campagne.... Je croyais sérieusement nager en pleine féerie et être environné de sortilèges⁵.

Le moindre souffle d'air dans la feuillée me semblait le frou-frou de la robe traînante d'une fée; le bourdonnement des cerfs-volants qui volaient au crépuscule était pris par moi pour le battement d'ailes d'une sylphe⁶ ou d'un lutin⁷. Je me figurais que j'entendais à droite et à gauche comme le fourmillement d'une troupe de nains marchant dans le fourré.... Même, à un certain moment, malgré la défense de mon guide, je soulevai un coin du mouchoir, et j'aperçus avec une vague terreur des centaines de petites lueurs vert pâle qui paraissaient danser dans le gazon d'une clairière. Cela me remua tellement que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

« Qu'as-tu? me demanda l'enchanteur.

— Rien, rien, murmurai-je, n'osant paraître effrayé; c'est que mon pied a tourné.

— Tu dois être un peu fatigué, reprit-il; attends, je vais te porter.... Aussi bien, le chemin devient difficile. »

4. — Il m'enleva dans ses bras robustes et me posa à califourchon sur ses épaules. A partir de ce moment, je ne me rendis plus compte de rien. Seulement, au bout d'un quart d'heure, il me sembla que les murmures des feuillées avaient cessé et qu'on ne sentait plus l'aromatique odeur particulière à la forêt. L'air était plus chaud, et on eût dit que nous nous trouvions en rase campagne. Des roulements de charrettes résonnaient sur les routes et on entendait au loin des aboiements de chiens.

« Où sommes-nous? demandai-je inquiet.

— Nous approchons », répondait la voix nasillarde de l'enchanteur. Peu à peu l'air devint encore plus lourd, les odeurs qui me venaient aux narines avaient pour moi quelque chose de familier et de déjà respiré. Je me figurais que nous entrions dans une habitation quelconque et que nous montions les marches d'un escalier. Puis j'entendis distinctement le grincement d'une porte qui s'ouvrait. Enfin mon conducteur m'enleva brusquement de dessus ses épaules et me posa sur mes pieds.

« Maintenant, dit-il de son ton goguenard⁸, en desserrant les nœuds du mouchoir, tu peux soulever ton bandeau.... »

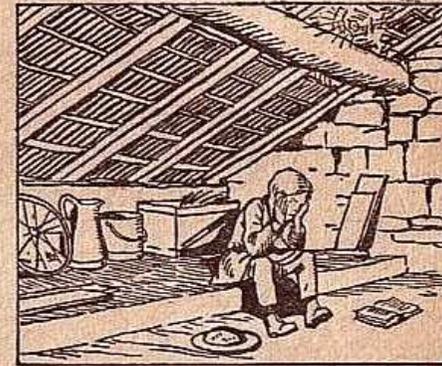
5. — O stupeur! ô honte! ô confusion! Au moment où je croyais contempler la Princesse Verte dans la splendeur de son

palais illuminé, je me trouvai dans notre cuisine, face à face avec ma grand-mère Pâquin!

ANDRÉ THEURIET. [La Princesse Verte. Hachette, édit.]



Et dans la salle à manger, ce furent mon père et mon grand-père qui me reçurent. « Merci, mon brave Barmet, dit mon grand-père. — Bah! répondit celui que j'avais pris pour un enchanteur, l'enfant m'a beaucoup amusé, ne le grondez pas trop.... »



Le lendemain était un dimanche. Je le passai dans le grenier, en tête à tête avec mon pain sec et un livre de classe.... Et le lundi, sous le regard moqueur de tous, ce fut le retour à l'école où je fus accueilli par le pied de nez du traître Bigeard.

COMPRENONS LE TEXTE

Les mots. — 1. **Futaie** : forêt de grands arbres (*fûts*). — 2. **Crépuscule** : lumière qui persiste quelque temps après le coucher du soleil. — 3. **Marmotte** : coiffure faite d'une sorte de fichu noué entourant la tête. — 4. **Être dans ses petits souliers** : être dans une position embarrassante. — 5. **Sortilège** : procédé malfaisant de sorcier. — 6. **Sylphe** : génie de l'air qu'imaginent les contes. — 7. **Lutin** : esprit follet, petit être imaginaire. — 8. **Goguenard** : railleur.

Le sens. — 1. A quoi voyez-vous que le petit n'est pas aussi brave qu'il voudrait le paraître? — 2. Pourquoi le vieillard bande-t-il les yeux du petit? — 3. Qu'est-ce que l'enfant s' imagine? — 4. Qu'est-ce qui le confirme dans cette idée? — 5. Y a-t-il rien qui puisse lui permettre de deviner qu'il revient dans des lieux habités? — qu'il revient dans des lieux qu'il devrait reconnaître? — 6. Pourquoi l'enchanteur pouvait-il avoir un ton goguenard?

TIRONS PARTI DU TEXTE

Le vocabulaire. — 367. — Donnez huit noms en **teur** comme *conducteur* et indiquez leur féminin s'il existe. Ex. : *Inspecteur, inspectrice*.... — Donnez dix noms en **ment** comme *grognement*. — Donnez dix noms en **aine** comme *centaine*. Ex. : *quarantaine, dizaine*.

La phrase. — 368. — Employez dans des phrases les expressions suivantes :

une voix étranglée, — se mettre en route, — faire mine de, — être dans ses petits souliers, — une réponse affirmative, — battre la campagne.

La rédaction. — 369. — Imaginez la réception du petit Pâquin par ses parents et ses grands-parents et racontez ce qui se passe jusqu'au moment où il s'endort.